

# « *Méthodologisme & philosophie* »

ou

## *La figure retrouvée d'Aldo Giorgio Gargani*

Charles Alunni\*

### ABSTRACT

Starting from a text never cited or commented on by Aldo Giorgio and found more than twenty years ago, this essay aims in the first part to restore its discursive economy, then to compare it to the latest writings published in *L'Enciclopedia Treccani* in 2007 and 2009. The second part of this essay compares Gargani's work, and in particular the inaugural text published in 1964, to the affine positions of the mathematician Alexander Grothendieck.

### KEYWORDS

Method, positivism; consciousness, Hegelian dialectic, Grothendieck.

Pour Catherine P.

*Il pensiero è una paura trasformata, è una paura che si è data una attrezzatura metodica.*

(Gargani 2009a, p. 116, italiques dans l'original)

Un philosophe digne de ce nom *n'a jamais dit qu'une seule chose* : encore a-t-il plutôt cherché à la dire qu'il ne l'a dite véritablement.

(Bergson 1934, p. 123)

### *Introduction*

Manlio Iofrida a parfaitement défini ce que doit être le principe d'un travail réalisé en hommage au philosophe majeur qu'aura été Aldo Giorgio Gargani :

[F]aire le point sur la figure et sur l'œuvre d'Aldo G. Gargani ne signifie pas seulement remplir une obligation de reconnaissance et de souvenir d'un maître

\* École Normale Supérieure de Paris, alunni@ens.fr. Charles Alunni fut l'assistant du Professeur Aldo G. Gargani auprès de l'*Institut de Philosophie* de l'*Université de Pise* entre 1982 et 1986.

d'une aussi grande stature : réactiver les fils de son travail est pour nous une condition essentielle afin de pouvoir nous orienter dans notre présent, reconstruire un tissu philosophique et politique lacéré, rouvrir le débat autour d'une série de thèmes qui, depuis de nombreuses décennies, sont tombés dans l'oubli, dans un moment historique comme le moment actuel, qui est la fin d'un cycle et impose par conséquent des pensées radicales. (Iofrida 2022, p. 82)

On sait qu'Aldo G. Gargani a été le plus grand spécialiste italien de Ludwig Wittgenstein, qu'il a contribué largement à la découverte dans son propre pays de philosophes comme Bertrand Russell, George Edward Moore, Gilbert Ryle, Alfred Jules Ayer, David Pears, mais aussi d'auteurs de tradition étatsunienne comme Nelson Goodman, Hilary Putnam, Richard Rorty, Donald Davidson ou Saul Kripke, et enfin d'écrivains autrichiens comme Thomas Bernhard ou Ingeborg Bachmann.

Pour qui s'intéresse sérieusement à la pensée d'Aldo Gargani et à son contexte général, il est pour le moins naturel de recourir à une bibliographie exhaustive ou à un ouvrage récent qui lui serait consacré. Une simple recherche sur internet est censée nous donner les informations bibliographiques complètes et nécessaires : c'est sans doute le cas de la Bibliographie d'Aldo Giorgio Gargani, établie en juin 2008 sous le chapitre *Articles et essais*, que l'on doit à la *Fondazione Collegio San Carlo*<sup>19</sup>. L'itinéraire intellectuel initial de l'auteur y est présenté par une "première publication", *Linguaggio e società in G.E. Moore e nell'ultimo Wittgenstein* (Gargani 1965). Cette publication est suivie d'une deuxième, *Idea, mondo e linguaggio in T. Hobbes e J. Locke* (Gargani 1966a).

On peut étendre la recherche de manière plus large en consultant la page que *Wikipedia* consacre à l'auteur<sup>20</sup>. Ici, aucun article n'est cité, mais uniquement des monographies ou des directions d'éditions.

Si maintenant nous nous tournons vers une monographie très récente comme celle que Matteo Vagelli consacre au *Savoir sans fondements* (Vagelli 2024), le relevé bibliographique et chronologique des œuvres ne débute qu'en 1966, avec l'ouvrage *Linguaggio ed esperienza in Ludwig Wittgenstein* (Gargani 1966b), qui est suivi de *Hobbes e la scienza* (Gargani 1971) ; quant aux articles, on ne trouve que *Le procedure costruttive del sapere*, paru en 1987 dans la revue "Alfabeta" (Gargani 1987).

<sup>19</sup> [https://www.fondazioneancarolo.it/wp-content/uploads/2016/12/gargani\\_aldo\\_gior-gio.pdf](https://www.fondazioneancarolo.it/wp-content/uploads/2016/12/gargani_aldo_gior-gio.pdf).

<sup>20</sup> [https://it.wikipedia.org/wiki/Aldo\\_Gargani](https://it.wikipedia.org/wiki/Aldo_Gargani).

Le travail d'écriture de Gargani ne débiterait donc, au mieux, qu'en 1966, ce qui constitue un phénomène des plus étranges : celui d'un oubli universel de l'article *Metodologismo e Filosofia*, publié deux ans plus tôt dans la revue "Il Pensiero" (Gargani 1964).

C'est sur ce texte que nous souhaitons attirer l'attention du lecteur, en montrant tout à la fois son importance essentielle dans le cadre de l'œuvre globale de Gargani, et ses connexions explicites avec les travaux contemporains du mathématicien et philosophe Alexandre Grothendieck (1928-2014)<sup>1</sup>. Disons, par anticipation, que non seulement ce texte ne marque aucune rupture avec tout ce qui va suivre au fil des ans, mais que toute l'œuvre à venir n'est finalement qu'une sorte de déploiement-redéploiement du texte fondateur d'une pensée sans fondements, et qui demeure des plus actuelles et des mieux partagées.

### *Il Pensiero & son contexte*

Revenons donc en 1964. Que et qui représente la revue "Il Pensiero" à cette époque ? "Il Pensiero" a été fondée par le philosophe Giovanni Emanuele Barié (1894-1956, date à laquelle il se suicida). Il fut l'élève du philosophe théoricien anti-fasciste Piero Martinetti. Parti de positions kantienne, il aboutit à une position qu'il a lui-même définie comme « néo-transcendentalisme », une école de pensée dont il fut le fondateur. Il attesta de ses positions kantienne à travers *La dottrina matematica di Kant nell'interpretazione dei matematici moderni* (Barié 1924), et *La posizione gnoseologica della matematica* (Barié 1925). Il marqua sa position philosophique critique à l'égard de la doctrine kantienne dans son ouvrage emblématique *Oltre la Critica* (Barié 1929) qui mettait en lumière les difficultés de sa position philosophique antérieure. Pour cette première approche véritablement métaphysique et influencée par Martinetti, il se situe dès lors sur une voie qui avait été celle de Spinoza, tout en finissant par s'apercevoir que même la position spinozienne est en réalité insuffisante pour tenter de résoudre le dilemme de la relation être-pensée ; d'où son rapprochement de Leibniz dont témoigne son ouvrage *La spiritualità dell'essere e Leibniz* (Barié 1933).

En 1950, Barié fonde l'*Istituto di filosofia dell'Università di Milano*, dans le but d'en faire le centre propulseur d'un débat philosophico-culturel prenant en compte les réalités philosophiques de l'époque en mesure de se confronter à sa nouvelle vision ; une

<sup>1</sup> Sur le personnage et l'œuvre exceptionnelle d'Alexandre Grothendieck, voir le site <https://csg.igrothendieck.org/>.

vision orientée vers une conception de la philosophie comme métaphysique ou d'une métaphysique comme cause de la réalité sensible et de la pensée. Un an plus tard ce projet débouchera très précisément sur la création de la revue "Il Pensiero".

En 1957, Leo Lugarini, qui participa intensément au processus de renouvellement de la culture philosophique durant la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle, en devient le nouveau directeur. Parmi ses collaborateurs, on compte Martin Heidegger, Paul Ricœur, Éric Weil ou Enzo Paci. À partir de 1995, avec le passage de la Revue aux "Edizioni Scientifiche Italiane di Napoli", le programme original, strictement philosophique, va s'étendre, de par l'influence de Vincenzo Vitiello qui en prendra la direction dès 2005, à d'autres formes et à d'autres champs du savoir (de la théologie à la poésie, en passant par les arts visuels et la musique, accueillant de nouveaux collaborateurs tels que Massimo Cacciari, Mario Luzi, Bruno Forte ou Eugenio Trias).

Quelques rappels sur la personnalité de Leo Lugarini qui dirigera la revue et y accepta l'article de Gargani. Philosophe né à Parmes en 1920, il enseigne auprès des Universités de Milan, de l'Aquila et de Rome. D'orientation théoricienne, il s'engagea dans l'étude des divers moments et des divers problèmes de la philosophie antique et de l'idéalisme moderne. Parmi ses ouvrages principaux, on notera tout particulièrement *La logica trascendentale kantiana* (Lugarini 1950) ; *Aristotele e l'idea della filosofia* (Lugarini 1961) ; *Esperienza e verità* (Lugarini 1964a) ; *Filosofia e metafisica* (Lugarini 1964b) ; *L'esperienza di sé* (Lugarini 1965) ; *Filosofia e società in Hegel* (Lugarini, Riedel, Bodei 1977) ; *Prospettive hegeliane* (Lugarini 1986) ; *Orizzonti hegeliani di comprensione dell'essere. Rileggendo la "Scienza della logica"* (Lugarini 1998) ; *Hegel dal mondo storico alla filosofia* (Lugarini 2000) ; *Hegel e Heidegger. Divergenze e consonanze* (Lugarini 2004a) ; *Tempo e concetto. La comprensione hegeliana della storia* (Lugarini 2004b). On notera également son article important *Fonti spinoziane della dialettica di Hegel* (Lugarini 1982).

Le Hegel de Lugarini est devenu très rapidement une figure séminale de la culture philosophique italienne. Son intention explicite était de subvertir cette interprétation qui avait réduit sa pensée à une dimension métaphysique abstraite, *séparée du monde de la vie*. Examinant sous un jour nouveau les écrits de jeunesse de Hegel, en particulier ceux de la période de Berne et de Francfort, puis de Iéna jusqu'à la *Phénoménologie de l'esprit*, Lugarini montre en

quoi non seulement la pensée hégélienne naît d'une urgence liée aux « besoins les plus subordonnés des hommes », à savoir d'une *philosophie du concret*, de la *facticité de l'existence* et de *l'histoire*, mais également combien sa dimension spéculative elle-même tire son sens d'une réflexion sur le temps historique et sur la crise qui le traverse<sup>1</sup>.

Nous allons voir en quoi ce renouveau des études hégéliennes en Italie a eu une importance toute particulière dans l'approche philosophique du jeune Aldo Giorgio Gargani.

### *Méthodologisme & Philosophie*

Ce texte de 17 pages est une sorte de « plagiat par anticipation » de l'œuvre encore à venir d'Aldo Giorgio Gargani.

Quels en sont les arguments fondamentaux ?

Une grande partie de la culture contemporaine et de sa philosophie se caractérise par *une attitude méthodologique*. Or cette attitude s'oppose à la « méthode de la chose » qui en réalité échappe à l'attitude « méthodologiste [...], car l'essence de tout méthodologisme consiste dans *le refus de vivre la chose* pour établir de manière externe certaines conditions sur la base desquelles on pourra parler de cette chose sans la vivre et sans s'en laisser posséder » (Gargani 1964, p. 21). Si l'émergence de ce méthodologisme est « le symptôme de la crise », il s'accompagne du renoncement de la conscience à tout effort en vue de sa propre transformation : il n'est que « conscience partielle de la crise, sa conscience incomplète » (*ibid.*). Il répond à la tentative d'affronter la situation nouvelle et d'y répondre, « sans la volonté d'accomplir ce *saut réel* représenté par l'appropriation vraie et authentique de la chose. Le *saut réel* est l'accomplissement d'une transformation réelle, chosale (*cosale*) de la conscience » (*ibid.*).

Aldo Gargani s'en prend ici, et dès l'abord, à la notion même de « conscience » solipsiste : « La conscience en effet est d'autant plus avertie de soi qu'elle parvient ainsi à *l'excessive conscience de soi au stade de sa plus grande impuissance réelle* » (*ibid.*). Ne vivant que de soi, elle ne retrouve que soi et son objet ne peut être que *la conscience seule*. Elle s'expérimente comme scindée des choses, « comme *durée uniforme du temps* en-dehors d'elles-mêmes » (*ibid.*). Si le méthodologisme manifeste un engagement envers le

<sup>1</sup> Voir sur ce point <https://www.iisf.it/attivita/programmi/archivio-dei-programmi/item/3987-leo-lugarini-la-discussione-di-hegel-sui-principi-logici-1-4.html>.

réel et la vie, ce n'est qu'en tant qu'il « trace de manière préliminaire les coordonnées auxquelles les choses doivent se soumettre sans se mêler à elles », condition de toute vérité : « le méthodologisme révèle *la physionomie bienpensante e inerte* de sa tentative d'abordage de la vie et de l'histoire » (*ivi*, p. 22). Dictant les *conditions méthodologiques des choses*, la conscience demeure *en soi-même*, se retrouve comme elle était avant cette tentative d'abordage, à savoir « égale et identique à elle-même » (*ibid.*). « La conscience seule est l'unique objet que le méthodologisme est destiné à rencontrer, et elle est cet objet qui représente le lieu de l'absence de tous les autres objets » (*ibid.*). En ce sens, la conscience isolée « ou l'idée sans la chose » représentent « l'idéalisme délétère » » (*ibid.*). De par son incapacité constitutive à se soumettre aux choses, « le méthodologisme finit par n'être qu'un idéalisme délétère et se poser comme *parole inanimée* » (*ibid.*). Or, cet idéalisme, comme expression de la seule conscience, « coïncide avec le réalisme [...] [D]ès lors, le réalisme est la lassitude (*tedio*) de la chose *affirmée avant même d'être vécue* » (*ibid.*)<sup>2</sup>.

Par qui dès lors ce méthodologisme, tout aussi incapable de saisir le sens du cours de l'histoire, est-il représenté ? Sont qualifiés de

méthodologistes, par exemple, la *philosophie kantienne*<sup>3</sup>, le *positivisme logique*, l'*analyse du langage commun*<sup>4</sup>. Le trait caractéristique du méthodologisme est *l'attitude intrinsèquement réductionniste* : en tant que distante des choses, la conscience impose *une seule ligne interprétative de la réalité* ; elle doit réduire la plénitude non encore déployée des choses à sa propre mesure, laquelle, en tant que *mesure d'une solitude indivisible (car non diversifiée par la particularité d'une situation réelle)*, se présente comme mesure uniforme qui dissout les différences des contenus. (*Ivi*, pp. 22-23)

C'est aussi *l'aire du mécanisme* « qui a besoin d'une chaîne de termes [dont] l'étendue n'est autre que l'extension matérielle de cette chaîne » (*ivi*, p. 23).

Du point de vue de l'histoire du méthodologisme,

L'agnosticisme kantien, les systèmes logiques de la philosophie analytique moderne [...] signifient la tentative de représenter une histoire dont ils n'ont pas été les

<sup>2</sup> Sur ce renvoi dos-à-dos d'un idéalisme délétère et d'un réalisme de première intention, voir les analyses affines de Gaston Bachelard in Alunni (2018, *passim*). Bachelard, comme Gargani plus tard, inspecterons la solidarité spectrale de ces deux pôles extrêmes.

<sup>3</sup> Sur ce point, on pensera à la critique du criticisme kantien de Giovanni Emanuele Barié et au « non-kantisme » de Gaston Bachelard.

<sup>4</sup> En 1964, après son séjour à la *Scuola normale superiore* de Pise où il entra en 1957, Aldo Gargani avait déjà longuement étudié le positivisme logique sous la direction de Francesco Barone et durant son séjour à Cambridge. Sur tout ce contexte, cf. Iofrida (2002, p. 31).

protagonistes, mais qu'ils ont tout au plus tracée dans le désert de la conscience, d'une conscience qui n'a jamais ressenti sa propre contradiction avec un divers de soi. (*Ibid.*)

Gargani prend alors l'exemple de la *variable logique*, tirée des procédures logiques des systèmes formalisés puis employée spéculativement dans le discours philosophique de type non-formel, avec pour fonction de laisser les contenus à la fois indéterminés et non-résolus. *C'est là la marque d'une indifférence à l'égard de l'histoire et des contenus.* Ainsi, « la morale kantienne peut s'interpréter *comme une construction*, opérée dans le langage commun, des nombreuses variables morales ; elle n'est qu'un habit d'indifférence aux contenus moraux » (*ibid.*). Mais tout cela ne fait qu'exprimer *indirectement* la nécessité d'une transformation de la conscience, « laquelle éprouve la nécessité de se libérer de ses vieux contenus, sans voir encore la direction dans laquelle devoir opérer » (*ibid.*)<sup>5</sup>.

Tout cela présuppose la *fragmentation la plus totale de la réalité* : « Kant présuppose le pur multiple sensible dépourvu de toute unité (l'unité lui sera intellectuellement superposée), Russell les atomes logiques, Wittgenstein les faits atomiques » (*ivi*, p. 24).

Dès lors, que peut-on opposer à ce méthodologisme considéré comme la pointe extrême d'une position qui sera présente dans toute philosophie imposant à la réalité des conditions d'adaptabilité aux normes de la conscience *et de la conscience seule* ?

D'une manière tout à la fois étonnante, inattendue et inédite pour le lecteur d'aujourd'hui, le jeune Gargani propose une surprenante alternative : *la dialectique hégélienne.*

La dialectique hégélienne des figures de la conscience représente historiquement *une tentative de rupture avec toute hypostatization de ce genre, avec toute affirmation méthodologique* et ce, en hommage au mouvement du réel, de la vie. La dialectique représente l'immense effort qu'accomplit la conscience pour se libérer des obstacles qui l'empêchaient de se mélanger aux choses ; elle est le signe de l'émancipation obtenue par la conscience qui ressent l'obligation de se transformer *pour redevenir conscience de quelque chose ou pour cesser d'être conscience de sa propre solitude.* C'est là *l'aspect inquiet* de la conscience qui éprouve le dégoût des vieilles déterminations culturelles qui se sont sédimentées. (*Ibid.*)

Pour le jeune Gargani, la dialectique entreprend l'acte de son propre abandon et inaugure une *vita nova.*

Voici donc Hegel et sa dialectique passés au centre de l'attention ! Est-ce donc si surprenant ? Rappelons ici qu'en-dehors d'une

<sup>5</sup> On verra plus bas l'extrême proximité de Gargani et d'Alexandre Grothendieck, en particulier sur cette idée de « libération » ...

certaine communauté de vue avec la direction de la revue “Il Pensiero” (en particulier avec Leo Lugarini), Gargani fut l’étudiant d’Arturo Massolo (1909-1966) pour qui il avait un grand respect et dont il ne cacha jamais l’influence durant ses études pisanes<sup>6</sup>. Rappelons ici que sa pensée, son activité et ses écrits ont influencé d’importantes figures du débat philosophique italien du XX<sup>ème</sup> siècle, comme Cesare Luporini, Nicola Badaloni, Livio Sichirollo, Pasquale Salvucci, Gian Mario Cazzaniga, Paolo Cristofolini, Onofrio Nicastro, Massimo Barale, Remo Bodei ou Domenico Losurdo. Il entretenait par ailleurs des échanges épistolaires avec nombre d’intellectuels comme Giovanni Gentile, Ugo Spirito, Carlo Bo, Franco Fortini, Luigi Russo, Aldo Capitini ou Éric Weil. De ses publications hégéliennes on peut citer *La hegeliana dialettica della quantità* (Massolo 1945b) et *L’essere e la qualità in Hegel* (Massolo 1945a), deux essais importants parus en 1945 dans la revue “Società” qu’il avait lui-même cofondée. Massolo procéda à la relecture de la genèse de l’idéalisme allemand, avec cette idée qu’il avait historicisé les dualismes kantien tout au long d’un processus qui trouva son accomplissement dans la *Phénoménologie de l’esprit*. En polémique avec Nietzsche et Heidegger, il s’est opposé à l’idée d’un savoir conçu comme *vision solitaire de l’individu*, et développa l’idée d’un savoir vu comme processus essentiellement *dialogique et communicatif*.<sup>7</sup>

En-dehors du contexte néo-hégélien et néo-marxiste alors dominant à la *Scuola normale superiore* de Pise (avec Nicola Badaloni, Remo Bodei ou Paolo Cristofolini)<sup>8</sup>, il faut noter ici cette confession intime qu’Aldo Giorgio Gargani me fit un jour au cours d’une discussion privée. Sachant que je travaillais alors plus particulièrement sur l’*Actualisme* et sa conception de la dialectique, il me confia ceci : « Dans mon adolescence, un peu après la guerre, j’avais pris l’habitude de me cacher sous mon lit pour lire Giovanni Gentile et sa *Réforme de la dialectique hégélienne*. Et cette littérature spéculative me passionnait ».

Le méthodologisme, incapable d’exposer la conscience au divers, n’est pas en mesure de la faire passer dans le monde et doit s’alimenter d’abstractions : « elle croit être dans l’histoire, mais en réalité elle vit dans une citadelle abandonnée » (Gargani 1964, p. 24). Pour Gargani, la conscience ne saurait trouver la méthode sans

<sup>6</sup> Sur Arturo Massolo, cf. Landucci (1966).

<sup>7</sup> Voir Massolo (1961).

<sup>8</sup> Voir sur ce point Iofrida (2002).

risque ; elle doit d'abord trouver la connaissance, puis sa méthode. En termes spinoziens, « elle doit être conscience de la conscience de la chose (*Methodum nihil aliud esse nisi cognitionem reflexivam, aut ideam ideae ; et quia non datur idea ideae nisi prius datur idea, ergo Methodus non dabitur, nisi prius datur idea* (Spinoza Benoît de, *De intellectus emendatione*, § 38)<sup>9</sup>. Que Spinoza soit convoqué par Aldo Gargani en renfort de la dialectique hégélienne n'a ici rien d'étonnant<sup>10</sup>.

À propos du « réductionnisme méthodologique », il se manifeste par l'application de divers types de *modèles mécaniques*, tantôt du genre *métaphysique*, et tantôt du genre *logico-linguistique* ; « toutes ces applications trouvent leur incomparable rigidité qui correspond à la violente imposition d'une logique préjudiciable à la réalité » (*ivi*, p. 25)<sup>11</sup>. Et c'est encore le soi-disant *panlogisme hégélien*, souvent interprété en ce sens de manière unilatérale, qui représente « une tentative de fluidification des instruments logiques en rapport à la mobilité des situations historiques et réelles » (*ibid.*). Par ce réductionnisme, le méthodologisme signe sa volonté de perdre la signification pour lui substituer une symbolique abstraite qui marque le réel plutôt que le contenir dans la parole. Et Gargani cible ici le *conventionnalisme* : « [le langage] pourra avoir une constitution conventionnelle, [et] dès lors c'est une symbolique abstraite qui classe et énumère les objets, mais il ne s'épuisera plus dans un simple acte de stipulation quand il exprimera une attitude, un comportement de l'homme, ne serait-ce qu'à partir des attitudes motrices du corps envers les objets de l'expérience »<sup>12</sup> (*ibid.*).

<sup>9</sup> Sur l'importance de Spinoza dans l'œuvre épistémologique de Gaston Bachelard, qui n'est pas sans liens avec la position d'Aldo Gargani, voir Bachelard (2021).

<sup>10</sup> « Paolo Cristofolini est de la même année que moi [à l'entrée à la *Scuola normale superiore*] ; nous étions vraiment un groupe consistant de philosophes ; la séance dont je me souviens avec le plus de plaisir, il la consacra au *De intellectus emendatione*, ce texte extraordinaire de Spinoza, et ce fut un travail finement analytique pour lequel je n'ai par la suite ressenti aucune entorse dans mon passage à la philosophie analytique » (Iofrida 2002, p. 26). Plus généralement, la pensée spinoziste a été une source de réflexion et d'inspiration en Italie depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle, d'abord avec la figure de Bertrando Spaventa, puis au XX<sup>ème</sup> siècle avec celle de Giovanni Gentile. Si Gentile fut le premier historien du spinozisme en Italie (« Comprendre Spinoza est devenu pour les spécialistes italiens un besoin pour comprendre la philosophie comme telle » (Gentile 1927)), pour Spaventa et sa théorie de la circulation des idées européennes, la philosophie spinozienne, jusqu'à Hegel compris, n'était que le développement de la philosophie italienne de la Renaissance. À noter son texte fondamental, *Il concetto dell'opposizione e lo spinozismo* (1867) : « Le spinozisme n'est pas mort, mais il vit encore et vivra toujours sous une forme plus adéquate à sa propre exigence, et par conséquent sous une forme plus vraie. Après sa mort, il est plus vivant que jamais » (Spaventa 2008). Sur ce thème, voir Cerrato (2016).

<sup>11</sup> C'est ce ressort central que développera, avec toutes ses conséquences philosophiques, *Le Savoir sans fondements* (Gargani 2009a). Sur ce texte, voir Paoletti (2011).

<sup>12</sup> Si Gargani cite ici Merleau-Ponty et sa *Phénoménologie de la perception* qu'il connaissait bien, on notera ici sa grande proximité avec l'entreprise philosophique

À l'instar de Hegel, Gargani critique *l'attitude méthodologiste kantienne* qui renonce tout simplement à la possession du monde phénoménal et demeure gouvernée par les principes purement formels de l'entendement. Manifestations indirectes d'une crise du moment historique, réagissant avec violence contre la tradition, les théories méthodologistes finissent toujours par déboucher sur *des révolutions manquées*.

Aldo Gargani exemplifie ici son propos en citant l'article *Psychologie in physikalischer Sprache* (Carnap 1932), qui met en parallèle le néo-positivisme et le marxisme, le freudisme et le darwinisme. Mais Gargani contredit l'affirmation carnapienne d'une position commune quant à la rupture révolutionnaire avec la tradition ; car ces théories, à la différence de la doctrine néo-positiviste,

n'ont tout simplement pas élaboré de nouveaux instruments logico-méthodologiques [mais ont] avant tout déployé de nouveaux contenus non encore effectués de la réalité (tandis que les positivistes logiques ne peuvent se targuer d'aucun objet). La profonde différence qui sépare ces théories du positivisme logique est que les premières, au moment du passage d'une vision historiquement insuffisante à une vision renouvelée et progressive, ont pour ce faire renouvelé intégralement la conscience, ont requalifié le monde des schèmes logiques et des structures linguistiques *grâce aux matériaux réels* avec lesquels elles sont entrées en contact. Dans cette transition, la parole a produit son propre renouvellement, en actualisant ce qui en elle n'était encore qu'implicite. (Gargani 1964, p. 26)

Les philosophies de type méthodologiste sont ainsi *incomplètes* et représentent autant de *révolutions avortées*. Partant de la crise des institutions culturelles existantes, elles ne posent pas la question de sa résolution dans les termes où elle s'exprime ; elles n'ont *qu'une conscience négative du problème* et ne construisent que par voie idéelle un monde qui leur est transcendant. Les contradictions, qui demandent à être réglées par une meilleure conscience, « sont rigidifiées par *La Critique de la raison pure* en une nature conçue comme séquence mécanique d'événements [...] Et sur le plan de *La Critique de la raison pratique* est conféré à la raison ce qu'elle a perdu sur le plan théorique [...] Lui est conférée *la seule et unique possibilité de*

de Gilles Châtelet qui concerne à la fois « le corps » et « le geste » dans l'activité du mathématicien. Rappelons également que ça n'est pas un hasard si Gargani insistera très fortement sur le performatif wittgensteinien, « Meaning is as physionomy » (« Bedeutung als Physionomie ») qui fut scandaleusement expurgé des *Philosophical Investigations* (Section 2.3.5. Première partie) par son éditrice Elizabeth Anscombe. En outre, il ne fut jamais rétabli par les exécuteurs testamentaires du philosophe de Cambridge. Voir l'intervention d'Aldo Gargani du 20 mai 2006 (Séminaire « Pensée des sciences » de l'École normale supérieure). On line : <https://www.youtube.com/watch?v=uNuA2tmDGuk>.

*rencontrer un objet, qui n'est qu'elle-même se voulant* » (*ivi*, p. 27). Par conséquent, le méthodologisme commence par écrire lui-même l'histoire de son propre éloignement du monde. Cette « citadelle abandonnée », dont il fut question plus haut, n'est finalement que la prison positiviste de la méthode.

Comme l'indique Aldo Gargani, le méthodologisme contemporain s'inaugure non pas sous forme de techniques de la raison, mais par *des techniques de langage*, isolant les formes linguistiques de leurs contextes réels. « L'incapacité à se libérer des anciennes déterminations culturelles, accompagnée d'un désir abstrait de nouveauté, ont induit *une forme d'idéalisme délétère* qui se manifeste [désormais] comme *solipsisme linguistique* » (*ibid.*). Le langage devient le seul objet d'analyse, car la conscience trouve dans le langage l'unique succédané de l'objet : « [E]n tant que la conscience ne connaît d'autre objet que le langage, ce dernier n'a plus du langage que le nom ; car il est admis non pas comme modalité d'appropriation de la chose, mais reçoit *sa fonction culturelle (non réelle)* d'être objet » (*ibid.*).

Cette conscience, éprise du désir de faire jaillir d'elle-même l'objet lui-même, doit le retracer *dans le langage* comme ensemble d'éléments matériels (que ce soient des vibrations ou des signes écrits) : « Le physicalisme de Neurath, le syntaxisme de Carnap représentent les procédures réductionnistes à travers lesquelles le méthodologisme peut fournir des objets à la conscience » (*ibid.*). Et selon Gargani, cela donne naissance à deux attitudes contradictoires :

La première et la plus essentielle est constituée par la justification de systèmes linguistiques et conceptuels [...] grâce à des principes de *cohérence interne* et d'*utilité pratique* (la possibilité de faire des prévisions scientifiques) qui contredisent les affirmations préliminaires de réduction de la parole à des faits physiques, et l'impossibilité de sortir du plan strictement linguistique<sup>13</sup>. L'autre est une contradiction implicite, néanmoins la plus vivante (car d'ordre pratique) qui consiste dans *l'usage d'un langage non encore réduit méthodologiquement* à une structure physique ou syntaxique représentant la réduction physicaliste ou syntaxique du langage. Mais si dans le méthodologisme le langage annonce l'extinction du langage comme langage, il ne s'agit en réalité que *d'une cérémonie fictive* pour simuler son propre accès à ce qui n'est autre que le semblant d'un objet. (*Ivi*, p. 28)<sup>14</sup>

Il s'agit ici de marquer l'aspect « constructiviste » qui oblige la pensée à « reconstruire l'objet dans lequel elle a *jusqu'ici vécu*

<sup>13</sup> Sur cette condamnation d'une philosophie exclusivement langagière, nous renvoyons à l'œuvre globale d'Alain Badiou, très affine sur ce point de rejet, et plus particulièrement à son ouvrage *L'Antiphilosophie de Wittgenstein* (Badiou 2017).

<sup>14</sup> Voir sur ce point les développements apportés par *Le Savoir sans fondements* paru en 1975 (Gargani 2009a).

*obscurément*, [et] dans lequel elle retrouve son propre passé comme cette plénitude qui est la sienne et qu'elle doit reprendre et déployer» (*ibid.*)<sup>15</sup>.

Et Gargani d'ajouter, « en tant que le concept dont il [le méthodologisme] fait usage est *un simple signe de la chose*, il doit, en constatant le caractère insoluble, *le résoudre par une hypocrisie spéculative* en se renfermant dans son propre champ constitué uniquement d'instruments, *uniquement de calculs* »<sup>16</sup>. La rencontre de la réalité avec la pensée qui donne la possession de la chose constitue une relation *qui ne peut se construire logiquement avant son avènement* ; cet avènement *n'est pas un événement pré-constituant la vérité*. Il ne s'agit là que du commencement de l'histoire de la vérité. Le terme de « vérité » est étroitement lié à la *particularité de la situation*<sup>17</sup>, sans quoi il est « sans substance, mais n'est qu'un signe » (*ivi*, p. 29). C'est précisément *la particularité de la situation* qui peut mettre en lumière le caractère productif de *la vérité comme production de sens*.

Plus précisément, qu'en est-il de cette notion fondamentale de vérité ?

La notion de vérité ne peut être assumée comme concept méthodologique, étant donné que quand nous voulons la concevoir, nous devons la déterminer, à savoir la définir, ce qui signifie en prédiquer des termes qui ne sont pas encore des signes écrits tels que le mot « vérité » ; ce qui signifie la déterminer avec des termes qui sont *quelque chose qui diffère d'elle* ; la notion de vérité doit donc, de l'initiale abstraction de sa position comme signe pur, comme universel simple, *se particulariser* par d'autres termes. (*Ibid.*)

Ici, à nouveau, la solution alternative est comprise dans *La Phénoménologie hégélienne* ! Car la raison a cessé d'être *une faculté qui dicte des règles* pour devenir *une chose qui se sait elle-même*. Nous ne sommes pas libres par rapport à elle, et l'on ne peut la construire méthodologiquement selon notre bon plaisir :

<sup>15</sup> « Constructivisme » partagé avec l'école française d'épistémologie (Brunschwig, Cavaillès, Lautman, Bachelard, Desanti ou Châtelet), mais également par Alexandre Grothendieck.

<sup>16</sup> Aldo Gargani touche ici un argument qui sera thématiqué par Gilles Châtelet (à savoir l'imposture qui consiste à « se cacher derrière les formules ») et, avant lui, par Évariste Galois (« sauter à pieds joints sur les calculs »). On ajoutera ici cette remarque de Grothendieck, parfaitement synchrone : « Du moment qu'ils donnaient des *recettes de calcul* au tout venant, pour des longueurs, des aires et des volumes, à coups d'intégrales simples, doubles, triples (les dimensions supérieures à trois restant prudemment éludées...), la question d'en donner une *définition intrinsèque* ne semblait pas se poser, pas plus pour mes professeurs que pour les auteurs des manuels », (Grothendieck 2022, p. 33).

<sup>17</sup> Sur ce point fondamental de l'« événement » et de son lien à la « vérité », de leur statut solidaire et du concept de *situation*, voir à nouveau l'œuvre d'Alain Badiou, et sa trilogie fondamentale : *L'être et l'événement*, publiés successivement sous le titre *L'être et l'événement* (Badiou 1988), *Logique des mondes* (Badiou 2006) et *L'immanence des vérités* (Badiou 2018) (voir tout particulièrement ce dernier volume).

C'est le mérite de Hegel d'avoir affirmé la possibilité, y-compris pour l'universel, de se présenter comme immédiateté, en déclarant par ailleurs le concept authentique ou concept chargé de réalité comme *concept devenu ou automouvement*, la logique hégélienne *réalisant ainsi la libération de la logique comme telle* des schèmes rigides des genres métaphysiques de la réalité [...] Le contenu de la sensation immédiate de la maison est aussi pauvre de réalité que le terme universel abstrait « maison ». (*Ivi*, p. 30)

Cette pauvreté rigide du méthodologisme est toujours articulée au *conventionalisme* et à son observance stricte : absence de contenu, propositions vides de tout contenu<sup>18</sup>. La logique de l'universel simple et abstrait *n'est que présomption d'une logique*, mais ne constitue pas encore une logique.

C'est ici que dans un geste auquel il restera fidèle toute sa vie, Gargani prend l'exemple de « *La Recherche de Proust* » (Proust 1961), qu'il tire de ses profondes connaissances littéraires :

Trébucher sur un pavé inégal dans la cour du Palais Guermantes, une madeleine trempée dans une infusion, la rigidité d'une serviette offrent à Proust une énigme à résoudre ainsi qu'une promesse de bonheur. Et ici, nous nous retrouvons non seulement au seuil d'une vocation littéraire, mais également d'un *nouveau cadre logique de la parole et d'une décision de vie* qui rendent indifférente la pensée à l'égard de la mort [...] ; une logique qui se présente non pas comme une *classification*, mais bien plutôt comme une *recomposition du sens de la réalité* [...] [qui] s'oppose à la logique formelle traditionnelle, en tant qu'elle en refuse les genres abstraits privés de vie et de contenu<sup>19</sup>. Ces universels ne sont en effet les contours d'aucune chose, les lignes d'aucun objet ; précisément, à cause de leur thèse méthodologiste implicite d'une pré-ordination de la réalité selon les genres, ils en représentent la négativité, celle d'une réalité qui se retire d'eux continuellement, car il ne sont en rien une concrétude, ni même aucune chose (ils ne sont tout au plus que la chose d'eux-mêmes, leur simple mêmeté. (*Ivi*, pp. 30-31)

C'est ainsi que la logique deviendra alors *l'organisation des signes dont se compose le sens*, celui d'une *situation effective*, et la raison un dépl(o)itement de sens :

*Rendre raison d'une situation ce sera construire les signes d'après lesquels elle est elle-même configurée.* S'arrêter aux universels abstraits, non devenus, c'est en même

<sup>18</sup> Aldo Gargani rejoint ici le combat bachelardien contre le *réalisme* de l'immédiat empirique ou *l'immédiateté* réaliste défendus par Émile Meyerson (un « réalisme de première intention »), souvent combiné à un conventionnalisme épistémologique. Voir sur ce point, Alunni (2018, *passim*).

<sup>19</sup> À l'instar de Jacques Derrida, Gargani rompt toutes les barrières rigides entre disciplines littéraires et philosophie, ce qui aura bien des conséquences heureuses sur le développement de l'œuvre du philosophe Pisan. Nous pensons ici à ses écrits plus strictement "littéraires" ou "romanesques" comme *L'altra storia* (Gargani 1990a) ou *Una donna a Milano (Romanzi e racconti)* (Gargani 2001). Sur cette liaison essentielle avec le travail derridien, voir Paoletti (1994). Plus spécifiquement sur Marcel Proust, il est très instructif de consulter l'ouvrage remarquable d'un très grand interprète de l'œuvre proustienne, en grande affinité avec la vision que nous en offre Gargani, à savoir Dumoncel (2016).

temps toucher le point d'une mauvaise conclusion de la vie intellectuelle, d'une absence de toute inquiétude, d'un découragement (y-compris personnel) de toute vocation. (*Ivi*, p. 31).<sup>20</sup>

L'enjeu existentiel y est ici décisif, car

C'est une façon de percevoir le sentiment de la mort qui, à présent, ne se présente plus dans son acception de *pure limite de la vie* et qui, en tant que telle, n'affecte plus ni ne saurait arrêter son développement, mais c'est *un sentiment et un signe de la mort* comme sens global et totalisant de la situation particulière et concrète où elle est située ; ici *elle n'est plus une pure limite*, mais le terme marqué par le déjà su, le déjà fait ; dans ce déjà-fait, ce déjà su, la mort réussit à assumer une *physionomie* et une *forme*. Dans l'universel abstrait abandonné par les choses, la conscience perçoit la croix de sa fermeture et sa perte de liberté. (*Ivi*, pp. 31-32)<sup>21</sup>

Cette conscience doutant enfin de soi-même éprouvera désormais « le *bonheur d'un problème* ; son bonheur n'est pas en effet l'immédiateté pleine et entière de la réalité, mais "l'énigme de bonheur" qu'elle propose. *La conscience sursume<sup>22</sup> l'inconfort de sa propre attitude antérieure* » (*ivi*, p. 32). À nouveau, Gargani cite, en français dans le texte, le Marcel Proust d'*À la recherche du temps perdu*. Désormais, l'universel devenu n'est plus que sursomption de l'ébriété d'une expérience, qui est vécue *de manière immédiate* à travers sa lourde opacité.

C'est encore le Hegel phénoménologue qu'Aldo Gargani cite dans deux longues séquences. La conscience y prédispose *la modalité de l'observation, de l'expérimentation*, et par là-même elle s'assume elle-même comme *l'autre de soi*, le négatif :

La conscience *observe* : c'est-à-dire que la raison veut se trouver et se posséder elle-même comme objet *dans l'élément de l'être*, comme monde *effectif [effettuale] et sensiblement présent*. La conscience de cet observer possède un bel opiner et manifeste une belle prétention en voulant faire l'expérience *non d'elle-même*, mais tout au contraire, de *l'essence des choses comme choses*. (*Ivi*, pp. 33-34)

<sup>20</sup> C'est ce « rendre raison » d'une situation, comme relève des signes d'une « crise permanente de la raison », qui guidera toujours la conduite intellectuelle sans conditions du philosophe Aldo Giorgio Gargani. Ce sera d'ailleurs toute la thématique de fond de ce grand livre exceptionnel qu'est *Sguardo e destino* (Gargani 1990b).

<sup>21</sup> Ici, nous renvoyons de nouveau à une communauté de vue, mais cette fois sur « la mort » (et sur *l'immortalité* symbolique), avec l'un des tous derniers ouvrages d'Alain Badiou, *Sometimes, We Are Eternal* (Badiou 2019). Sur la notion récurrente de « physiologie » chez Gargani (comme chez Wittgenstein), voir la note 4 ci-dessus.

<sup>22</sup> Le verbe « sursumer » traduit l'hégélien *aufheben*, tel que cela fut proposé en son temps par Pierre-Jean Labarrière et Gwendoline Jarczick, traducteurs émérites de *La Science de la logique* de Hegel. C'est un « surmontement », une « relève » qui conserve la trace de ce qui a été surmonté ou relevé. Sur ce thème et sur les difficiles décisions de traduction, voir Alunni (2020). On verra également ce geste de "sursomption" chez Grothendieck lui-même.

Pour Gargani, ceci s'accompagne d'une *philosophie de la relation*<sup>23</sup> qui seule peut empêcher toute hypostase des genres logiques rendus alors impénétrables les uns dans les autres. Devient dès lors prégnante une *logique de la différence et de leur négativité réciproque* présupposant leurs relations possibles et signifiant le refus du caractère arbitraire de la formulation linguistique. Il s'agit de se retirer du cadre évident de la *proposition analytique* et des listes de termes abstraits qui sont sans aucun rapport entre eux. À nouveau, *le terme universel doit être situé*<sup>24</sup>.

Être situé signifie que le terme universel devra passer par *l'exercice de toute une série d'oppositions* ; le soi-même d'avant avec le différent de soi où reconnaître encore sa propre unité ; le soi-même d'avant acquérant un *sens nouveau* de soi, tout en reconnaissant sa propre nouveauté comme étant *déjà incluse dans l'ancien*. La conscience à présent vise *la totalisation de la situation*, mais cette totalité qu'elle vise n'est pas le tout immédiat (l'universel simple) ; elle se constitue comme sens, comme *sens de la totalité accomplie*. Dès lors, l'accomplissement du tout du concept *n'est plus son développement analytique*, mais *le dépl(o)issement de la chose*, de la situation elle-même, cette chose, cette situation ne sont que *l'unité des termes accomplis dans leurs déterminations contraires* [...] La réalité en tant que sens n'est pas une *synopsis* de divers éléments, mais une *synthèse*, leur *dialectique précisément* ; elle est autre si représentée à distance, et autre si rapprochée de son intériorité, dans toute sa complétude. (*Ivi*, pp. 34-35)<sup>25</sup>

<sup>23</sup> « Au commencement est la *relation* ; tout réalisme n'est qu'un mode d'expression de cette relation ; on ne peut pas penser en deux fois le monde des objets : d'abord comme relatifs entre eux, ensuite comme existant chacun pour soi. Encore bien moins dans l'ordre inverse, car on en revient toujours à prouver l'existence par la relation. En particulier il serait, à notre sens, complètement insuffisant de voir dans la relation une simple condition de la mesure physique, car la relation affecte l'être, mieux elle ne fait qu'un avec l'être. En remontant de proche en proche, on doit se rendre compte que si l'on retranche la relation, il n'y a plus d'attribut, partant plus de substance. » (Bachelard 1929, pp. 210-211).

<sup>24</sup> Voir à nouveau le concept central de *situation* dans le cadre de la philosophie d'Alain Badiou. Pour Badiou, le *savoir*, ce serait l'ensemble organisé et autorégulé des règles permettant de classer, en les répertoriant sous le concept de leurs propriétés, les différents multiples d'une même situation. Il conviendrait ainsi de penser le savoir comme dispositif de comptage des multiplicités qui assigne à celles-ci leur valeur de vérité en fonction de la place qu'elles occupent au sein d'une totalité signifiante rigoureusement organisée. Autrement dit : *le savoir comme rassemblement encyclopédique des différents domaines de connaissance*. La *vérité*, en revanche (que l'âge "classique" aurait abusivement assimilée au savoir [voir l'exemple de la *mathesis universalis*]), serait ce *processus de fidélité à un événement* (une nouveauté radicale introduite telle un excès par rapport à une situation donnée) *qui provoque une trouée et une rupture dans les savoirs établis*, rupture en ce sens que ce qui a rendu possible *la procédure de vérité – l'événement singulier – n'était pas pensable dans la langue "officielle" de la situation*. On dira donc qu'une *procédure de vérité* est un *processus de rupture immanent hétérogène aux savoirs institués*. Pour Badiou, les situations sont *multiples et infinies*. Une situation est *structurée et tout son être est dans le disparaître*.

<sup>25</sup> Sur cette problématique complexe de cette *dialectique*, voir l'extraordinaire ouvrage de Franco Chiereghin (2020). Gargani rejoint Hegel et Chiereghin dans sa fine perception d'une dimension inapparente mais essentielle et fondamentale de la dialectique hégélienne : celle *des opérations de récursivité, de récursion, de rétroaction et d'hologramme*, véritables *opérateurs* au sens physico-mathématique du terme.

D'une façon remarquable, Gargani mobilise ici la figure de *Swann* et parle de « l'éblouissement<sup>26</sup> que toute détermination conceptuelle porte en soi et tire de son divers et de son négatif » (*ivi*, p. 35)<sup>27</sup>. Ces déterminations, qu'on disait n'être qu'elles-mêmes, ne sont en vérité que les signes, les traces *qui portent au-delà d'elles-mêmes*.

Pour le sujet de la *Recherche* proustienne, l'impression de rigidité d'une serviette irradie autour d'elle tous les autres pans de l'existence ; l'existence passée de Balbec attende à la rigidité de l'"ici, maintenant" considéré comme moment *immédiat et séparé*. La totalité exige d'être effectuée, car elle n'est pas le tout en tant qu'association de situations séparées, mais en tant que *totalité de la situation présente*, de cette impression *ici* définie par la rigidité d'une serviette [...] Le tout devient universel en tant qu'il se constitue comme *complétude de la particularité déployée d'une situation*. (*Ivi*, p. 36)

Ainsi, l'universel émerge comme complétude et intégrité *d'une particularité dilatée* au point d'inclure la totalité de l'existence, comme concrétude de la vie particulière. La perception de cette chose « ici » est quelque chose d'autre que soi-même : c'est moins une affirmation qu'une question, qu'un langage qui demande à être déchiffré. Et la vérité de cette chose nous ne l'atteignons que quand nous sommes disposés à l'abandonner dans son identité, dans sa mêmeité, *pour la laisser être traversée par le sens qui va bien au-delà d'elle-même*. Gargani cite encore Marcel Proust (1961, p. 874).

La conscience n'est plus distincte de son être antérieur, mais elle donne lieu à son accomplissement au sein de sa propre conservation, et cette *vita nova* qu'elle inaugure est *l'événement d'une particularité qu'elle rencontre*<sup>28</sup>.

Tous ces liens sans "dépendance [*attinenza*] logique" [tous tirés de la *Recherche* proustienne] pourraient être considérés comme des liens stables, à cause d'un arbitraire linguistique, ce qui signifie ne pas réfléchir au fait que le problème de l'arbitraire se pose dans l'autre sens, à la racine de la classification de la réalité selon des universels simples dépourvus de *négativité*, et auxquels échappent toute

<sup>26</sup> À noter ici que le terme italien employé par Gargani est "*riverbero*", mot qui a le sens de « réverbération » avec son sens de *réflexion, répercussion, résonance, renvoi*, c'est-à-dire de *retour en arrière* et de *fondement par récurrence*. C'est le dispositif hégélien d'une *rétroaction* par récursivité qui a été magistralement mis en évidence par Franco Chiereghin.

<sup>27</sup> Proust 1961, p. 870.

<sup>28</sup> On trouve ici toutes les prémisses théoriques et "métaphysiques" de *L'Étonnement et le hasard* (Gargani 1988). Voir en particulier la Préface : « La signification d'une expression linguistique, d'une pratique symbolique est saisie sur la base de la parenté ou de son rapport à des circonstances, réelles ou possibles, dont le contexte ou la communauté n'est nullement l'expression d'une règle, mais d'une reconnaissance. Aussi n'y a-t-il pas lieu de subordonner les voies qu'emprunte la reconnaissance des significations à une contrainte légale. Elles correspondent bien davantage à des réactions, à une superposition constructive d'actions, voire à l'intégralité d'une variété de superpositions de signes dans un contexte donné. Et c'est pour cette raison que le *hasard*, ce qui est *accidentel*, joue un rôle premier » (*ivi*, p. 10).

concrétude, toute chose ; il n'y a d'arbitraire que lorsque nous disons de toute chose qu'elle est une chose identique, et disons la même chose de choses qui ne sont, pour aucune d'entre elles, cette chose-là. La régularité et la garantie de ces *déterminations conceptuelles non devenues*, c'est précisément la *régularité rigide de substances* impénétrables et imperméables à tout contenu, à toute *particularité*, marquant ainsi la contradiction évidente de ces déterminations. (Gargani 1964, p. 37)

Il n'y a dans ce cas qu'une unique relation de *concomitance extérieure*. Mais l'universel, qui au départ ne possède que cette *négativité extérieure dans le particulier*, devient alors *constitutif de la chose*, devient la constitution et la composition de cette chose. La conscience qui auparavant était face à la chose, devient *conscience de la chose*. C'est le lieu d'inscription de la notion essentielle de *passage*, conçu comme une sorte d'*opérateur dialectique* :

Le *passage* que la conscience accomplit de l'universalité abstraite classificatoire à la conscience de la chose, à la subjectivité du réel, le *passage* de certains termes à d'autres termes n'ayant aucune "dépendance [*attinenza*] logique" entre eux (le *rapport logique de l'identique*), du présent au passé, des plis de la serviette au "plumage d'un océan vert et bleu comme la queue d'un paon", ce *passage* trouve donc sa propre garantie par rapport à n'importe quel arbitraire dans l'instruction même du rapport de ces termes qui n'est pas élaboré ni formé par la conscience privée qui perdure dans ses abstraites classification formelles, mais par cette conscience qui rencontre une particularité, ce quelque chose qu'elle ne se donne pas, qu'elle n'est pas allée chercher. La particularité est la condition *qui n'est pas constructible à partir d'une simple réflexion méthodologique* ; la particularité est "le livre aux caractères figurés, non tracés par nous".<sup>29</sup> (*Ivi*, p. 38)

Aldo Gargani, cet homme de la lacération, de la *Zerrissenheit* et de la déchirure<sup>30</sup>, déclare enfin que « la connaissance est un *destin* aux conséquences imprévisibles, et contient un besoin, s'impose même comme besoin d'interprétation et de scientificité ; *car le besoin, en tant que tel, est ce qui ne s'invente pas* » (*ibid.*).

<sup>29</sup> Proust 1961, p. 880.

<sup>30</sup> « Ainsi, pour ce qui relève strictement de mon travail, je pourrais affirmer qu'il s'est précisément manifesté à travers un long parcours qui, partant des catégories de la philosophie et de la science, et les assumant dans la littérature de leur statut syntaxique, a procédé à partir d'un certain point non plus à les développer et à les accumuler les unes à la suite des autres dans la direction linéaire d'une complexité croissante, mais à les *revisiter incessamment jusqu'à les revivre selon un nouvel ordre de discours et d'écriture*. Et ce nouveau climat d'écriture s'est formé *comme un état de transgression* dans lequel les conformations conceptuelles du vocabulaire philosophique, au lieu de crocheter des morceaux de réalité, les référents, comme c'était le cas à leur origine, se sont *éveillées comme les personnages d'une aventure humaine et d'un destin, comme volonté de dire et de faire, tandis que se réveillait la bête qui dormait en elles*, comme le sens de leur propre intention, qui n'était autre que leur agent secret immanent agitant et enrageant leur vocabulaire, et qui aspirait pour une fois à remonter pour trouver son accomplissement dans l'écriture de la narration [...] » (Gargani 1986, pp. 17-18). À noter que ses lacérations – entre science et art, histoire et théorie, argumentation et récit – étaient toutes dirigées par sa passion pour la vérité et son total désintéret pour les convenances pratiques. On verra encore bien d'autres affinités profondes avec les positions d'Alexandre Grothendieck ; voir *infra*.

## Du premier Gargani au Gargani de la maturité'

Parlant du regard non intentionné de l'enfance, Gargani évoque ce qui l'occulte, ce point aveugle que chacun porte, comme son amnésie constitutive, qui nous force, du moins jusqu'au premier silence de la "phrase à venir", à dire ce que nous croyons devoir dire, plutôt que ce que nous sommes. Ni le langage technique-calculant, ni même le langage poétique-méditant, ne peuvent nous détourner de l'illusion de nous croire universels, commencements absolus, "derniers mots". Mais un son juste, autrefois entendu, et soudain perçu de nouveau, peut nous mettre en pleine face de notre destin.

Villani 1992, p. 570

Il est maintenant fort intéressant de relier ce texte initiatique, portant sur les carences du "méthodologisme", aux dernières publications d'Aldo Giorgio Gargani comme *Fondazionalismo e antifondazionalismo* (Gargani 2007), *Crisi della ragione* (Gargani 2009b) et *Relativismo e nuovi paradigmi filosofici* (Gargani 2009c).

Dans le texte de 2007, soit près de 45 ans plus tard, Gargani cite des auteurs et appuie ses analyses sur une liste très étendue d'auteurs de référence comme Searle, Devitt, Haskell, Field, Evans, Kitcher, Goldman, McDowell, Einstein, Poincaré, Price, Carnap, Neurath, Popper, Sellars, Hanson, Goodman, Putnam, Kripke, Donnellan, Field, Quine, Peirce, Davidson, Kuhn, Feyerabend, Tarski, Rorty, Foucault, Derrida, Habermas, Gadamer, Brandom, Conant, Diamond, Dummett, Williams, Nagel, Stroud, Strawson, Cavell.

Revenant à nouveau sur le méthodologisme, et s'appuyant cette fois sur Rorty, il note que « les stratégies métaphysiques fondationnelles expriment en réalité une conceptualisation au service du passé, mais également la conservation de la tradition, là où les méthodologies anti-fondationalistes expriment l'espoir du futur » (Gargani 2007). Refusant toujours tout fondement méthodologique, il reprend ainsi les arguments de Putnam (1991, p. 20): « Mais l'idée qu'il existerait *un point archimédien* ou un usage du terme "exister" inhérent au monde comme tel, et à partir duquel prendrait sens la question "combien d'objets existent *effectivement* ?", cette idée n'est qu'une illusion ». Il indique également qu'on ne peut plus faire l'économie de la réévaluation de l'historicité qui a fait son entrée dans l'épistémologie contemporaine et qui a trouvé en

Italie ses prémisses « dans l'élaboration de la philosophie comme savoir historique grâce à Eugenio Garin et Tullio di Gregory » (Gargani 2007).

Dans son article exceptionnel traitant de la philosophie anglo-saxonne contemporaine du langage, intitulé *Crisi della ragione* (Gargani 2009b), un texte qui porte sur cette forêt hantée et particulièrement complexe des écoles analytiques et post-analytiques, Gargani applique sa perspective philosophique initiale à la zoologie post-analytique : c'est là ce qui fait sa singularité exceptionnelle. Il déroule tout l'héritage post-wittgensteinien avec une analyse des travaux de Quine, Rorty, Goodman, West, Bernstein, Stroud, Williams, Austin, Ryle, Strawson, Grice, Anscombe, Wisdom, Hare, Malcolm, Kaplan, Montague, Strawson, Ayer, Ramsey, Sellars, Horwich, Soames, Brandom, Rajchman, Putnam, McIntyre, Czarniawska, Gabriel, Searle, Kripke, Habermas, Appel, Cavell, Kremer, Goldfarb, Diamond, Conant, Davidson, Diamond et McDowell.

Il note que

La transition de la philosophie analytique – centrée sur une analyse théorique systématique et fondationaliste du langage et sur des méthodologies canoniques de recherche – vers la philosophie post-analytique, anti-fondationaliste, anti-essentialiste, *exempte de canons d'analyse rigides*, comporte une extension des vocabulaires philosophiques, un mode analytique plus complexe, une articulation à des argumentations qui connectent des thématiques et des instances entre elles différentes et variées. (Gargani 2009b)

S'intéressant à nouveau à des textes de physique théorique<sup>31</sup> (Smolin, Barbour, Penrose, Green, Rovelli) parus à partir de l'an 2000 et dans un contexte d'alternatives théoriques « qui n'avaient pas encore, à cette date, obtenu une confirmation expérimentale » (*ibid.*), il conclut ainsi :

On peut observer comment l'entrée dans le 21<sup>ème</sup> siècle ne présente plus de nouvelles propositions théoriques fortes, de nouveaux paradigmes de recherche, mais prolonge plutôt la sobriété d'une ligne de contrôles, de réélaboration et de révision de programmes déjà introduits au siècle précédent [...] La pervasivité du néo-pragmatisme, non seulement celui qui est expressément professé et théorisé, mais celui qui circule au cours de ces années-là sous une forme implicite et tacite, *constitue la confirmation d'une crise de la raison classique comme système et répertoire de concepts universels, anhistoriques et atemporels*. La praxis est le facteur ou l'élément

<sup>31</sup> Son invitation à mon initiative à tenir des conférences à Paris à l'École normale supérieure en 2006, m'a donné l'occasion de lui faire rencontrer l'astrophysicien Laurent Nottale, à l'origine de la *Théorie de la relativité d'échelle*, ce qui lui a redonné le goût de travailler les textes de physique contemporaine (voir ici même la photo et notre correspondance en *Appendice*).

qui vient saturer ces lacunes, ces sauts qui dans les inférences sont laissés à découvert par une rationalité classique qui avait été idéalisée et sublimée, qui avait été assumée comme un grand, et peut-être même le plus grand mythe philosophique [...] La crise de la rationalité classique implique *une manière plus variée et plus complexe de faire de la philosophie, elle implique une hybridation et une osmose de codes intellectuels et disciplinaires hétérogènes.* (*Ibid.*)

Enfin, dans *Relativismo e nuovi paradigmi filosofici* (Gargani 2009c)<sup>32</sup>, Gargani définit ainsi le *relativisme* :

[...] souvent, dans le débat culturel européen, le relativisme apparaît comme une thèse ou une tendance sans sujet, ou sans un auteur ou un partisan qui l'affirme, qui l'argumente, mais il s'avère par contre être un terme de référence passive, décrit, agi et parlé par d'autres, par tous excepté par soi-même, sans pour ainsi dire une agence autonome et indépendante. (*Ibid.*)

Le *relativisme* dans cette acception indique un *facteur de relationalité* et non plus un phénomène de scepticisme ou de nihilisme théorique.

Il peut dès lors rétablir la soudure avec l'article de 1964 :

Le monde, la réalité externe ne sont plus des variables indépendantes de la fonction personnifiée par le sujet humain connaissant avec ses facultés, avec ses batteries de concepts, ses intuitions, ses notations canoniques et ses procédures méthodiques [...] L'approche épistémologique poursuit dans sa tentative logicisante et obstinée de durcir le flux de l'expérience dans les mailles d'un superordre apriorique, anhistorique et atemporel des concepts. (*Ibid.*)

*L'actualité d'Aldo Giorgio Gargani.  
Gargani et Alexandre Grothendieck*

Je dois préciser que les apports fondamentaux à mes recherches sont venus de grands mathématiciens comme Hermann Weyl ou L. E. J. Brouwer : ce sont eux, et avec eux nombre de scientifiques, bien plus que les épistémologues, qui ont su reconnaître qu'il existe une épistémologie non seulement en tant que réflexion *a posteriori* sur la science, mais en tant qu'*immanente à la structure même de la théorie* ; c'est là l'épistémologie la plus stimulante, celle à laquelle je suis vraiment intéressé, l'épistémologie

<sup>32</sup> Gargani s'appuie à nouveau sur une large brochette d'auteurs : Putnam, Einstein, Frege, Wittgenstein, Sellars, Hanson, Rorty, Kuhn, Brandom, Greene, Hicks, Davidson, Gros, Glock, Soames, Tarski, Wright, Searle, Devitt, Haskell, Field, Evans, Kitcher, Williams, Cavell, Nagel, Stroud, Strawson, Bacon, Austin, Emerson, Coleridge, Thoreau, Bernstein, Rajchman, West, Husserl, Ryle, Kuhn, Feyerabend, Hacking, Crombie, Nozick, Margolis, Mackie, Wiggins, McDowell et Diamond.

*qui est implicite*, par exemple, dans la théorie de la relativité, même si Einstein n'a jamais écrit un seul traité d'épistémologie.

Iofrida 2002, p. 34

Je vais maintenant m'attacher à comparer les principes philosophiques de l'activité créatrice d'Aldo Giorgio Gargani, à ceux, affines sur bien des points, d'Alexandre Grothendieck<sup>33</sup>.

En ce qui concerne la pensée et le langage, ces deux thèmes centraux dans l'œuvre de Gargani, Grothendieck y consacre un développement marqué par une proximité étonnante avec le texte de 1964 :

En écrivant ce passage, je pensais seulement à “la pensée” et au “langage” au sens habituel du terme – le “langage des mots”, qui est le langage aussi de ce qu'on pourrait appeler la “pensée éveillée”, ou la “pensée logique” (au sens très large du terme “logique”, il faut bien dire...). J'avais entièrement oublié qu'il existe pourtant *une toute autre “pensée” et un tout autre “langage”* ! On peut l'appeler le langage ou la pensée “des images” – sans qu'il soit même question de pouvoir distinguer ici “pensée” et “langage” – fut-ce comme “l'âme” et “le corps” d'un même processus dans la psyché. C'est ce qu'on pourrait appeler *la langue origimelle*, ou *la langue archétype*. C'est aussi la langue par excellence du rêve ; je ne me suis rappelé de ce langage, et de ce type “archaïque” de pensée, que le surlendemain seulement, dans la section “La langue des images – ou le chemin du retour” (n. 24). Il serait plus approprié de qualifier “la pensée” au sens habituel (la seule qui, dans notre culture, soit reconnue comme telle !) de “pensée abstraite”, que de “pensée logique” (alors qu'elle ne mérite que très rarement cette appellation). La caractéristique principale de l'autre langage ou langue, *la langue sans mots ni phrases*, c'est qu'elle semble *entièrement étrangère à tout processus d'abstraction*. C'est une langue non pas “pré-logique” (car elle n'est pas moins logique que le langage des mots, même si sa logique est différente – plus fluide, et plus réticente à se laisser cerner par les mots, mais plutôt, “pré-abstraite”. C'est une langue entièrement “concrète”. (Grothendieck 2022, p. 1208)

<sup>33</sup> Alexandre Grothendieck (1928-2014) fut l'un des fondateurs de la géométrie algébrique et, sans l'ombre d'un doute, le plus grand mathématicien de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Son œuvre mathématique est immense, et elle est bordée de textes philosophiques, épistémologiques, métaphysiques ou mystiques qui s'étalent également sur des milliers de pages. Il était connu pour son intuition extraordinaire et sa capacité de travail exceptionnelle. La *médaille Fields* lui a été décernée en 1966. Pour une information complète sur le personnage et sur son œuvre, je renvoie à nouveau au site de l'*Istituto Grothendieck* fondé par la mathématicienne italienne Olivia Caramello (<https://csg.igrothendieck.org/>). On consultera également la page *Wikipedia* qui lui est consacrée ([https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre\\_Grothendieck](https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Grothendieck)). Indispensables sont les ouvrages et travaux du mathématicien et philosophe colombien Fernando Zalamea. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages et est l'un des plus grands experts mondiaux de l'œuvre mathématique et philosophique d'Alexander Grothendieck, ainsi que de l'œuvre logique de Peirce. Parmi eux, *Synthetic Philosophy of Contemporary Mathematics* (Zalamea 2012). Voir également Zalamea (2019) et Zalamea (2021).

Le modèle de ce positionnement philosophico-mathématique, Grothendieck le retrouve chez Bernhard Riemann :

Après la courte réflexion sur cette langue des images, la pensée m'est venue que cette langue, ou cette pensée, n'est pas l'apanage de notre seule espèce ; que nous la partageons tout au moins avec les espèces animales proches de la nôtre, voire même, qui sait avec tous les êtres vivants sans exception, animaux ou végétaux. Cela m'a rappelé alors un fragment philosophique de Bernhard Riemann, inclus dans son œuvre complète, qui m'avait assez interloqué et même impressionné, en le parcourant il y a quelques mois. Riemann y prend le terme "pensée" dans un sens visiblement plus vaste encore, sans qu'il y associe une connotation "d'images" sensorielles qui seraient le support de la pensée. Il s'agit donc d'une pensée qui (m'avait-il semblé) serait sans aucun "support" matériel ou sensoriel, et qui néanmoins *serait susceptible d'une évolution illimitée*, dans le sens d'une "connaissance" de plus en plus intime de certaines choses sondées par la pensée. Il parlait notamment de la "pensée de la (planète) Terre", qui évoluerait en symbiose délicate avec celle des plantes innombrables qu'elle nourrit au cours des siècles et des millénaires, voire des millions et des milliards d'années, et dont elle totaliserait en quelque sorte, en une "connaissance" *créatrice globale, les "connaissances" individuelles, décantées par l'expérience de myriades sans nombre d'existences.*

De telles pensées, sous la plume d'un des grands mathématiciens des temps modernes, et en plein siècle des lumières, semblent détonner étrangement ; pour moi, elles attestent de la profondeur d'un esprit d'une qualité très rare et peut-être unique – celui en qui une pensée scientifique novatrice et féconde, se donnant libre cours dans les champs privilégiés de l'abstraction (la mathématique et la physique), s'est alliée à une intuition directe et pénétrante de choses plus délicates et plus essentielles ; des choses dérobées à jamais sans doute à la "pensée-abstraction", ou tout au moins, aux gros sabots de la pensée dite "scientifique".

Ce n'est pas la coexistence de deux "dons" exceptionnels, et généralement considérés comme "opposés", qui me semble faire la grandeur de Riemann, cet homme modeste et sans prétention. Mais *c'est d'avoir gardé l'innocence de rester lui-même*, sans renier l'une de ses facultés, au douteux "bénéfice" d'une autre plus prisée de ses contemporains. Et je n'ai aucun doute que c'est *cette même innocence aussi qui a fait que sans l'avoir cherchée*, il a été "grand" aussi dans le métier qui a été le sien – celui de mathématicien. (*Ibid.*)

Je pense pouvoir dire que Gargani n'aurait pas retiré un seul mot de cette déclaration, lui qui avait également une très grande estime pour la figure intellectuelle de Bernhard Riemann.

Par ailleurs, Grothendieck oppose "intuition" et "logique", ainsi qu'"inspiration" et "logique"<sup>34</sup> :

Dans certains travaux c'est *la structure logique de la théorie développée* qui est mise en avant, dans d'autres ce seront *les aspects intuitifs*. Il y a un déséquilibre, se manifestant chez le lecteur ou l'auditeur par un sentiment de malaise bien familier (et parfois chez l'auteur aussi), quand l'un de ces aspects indispensables est grossièrement négligé, au "profit" de l'autre. (Quand les deux sont grossièrement

<sup>34</sup> *Ivi*, p. 607, où sont décrits les couples et les dualités fondamentales de termes ontologiquement et mathématiquement opposés. Sur cette question d'une *dialectique synthétique*, on consultera l'œuvre fondamentale d'Albert Lautman, *Les mathématiques les idées et le réel physique* (Lautman 2006), avec une *Préface* de Fernando Zalamea. Sur la question de son *Platonisme dynamique*, voir La Mantia, Alunni, Zalamea (2023, pp. 367-397).

négligés, on jette le livre à la poubelle, ou on quitte la salle en claquant la porte !) Quand chacun des deux aspects est fortement présent, que ce soit explicitement ou entre les lignes, cela se manifeste par un sentiment bien familier également *d'harmonie, de beauté, d'équilibre, de satisfaction*. Il en est ainsi, indépendamment du “ton de base” qui domine l’approche suivie, que ce ton soit dans la direction “logique” ou “intuition” (ou aussi “structure” ou “substance”). Inutile sans doute de développer cet exemple instructif, pour décrire par exemple où le bât blesse (c’est à dire, cerner le “malaise” rappelé tantôt), quand l’un ou l’autre des deux aspects se trouve négligé. (*Ivi*, p. 613).

Il est absolument remarquable que, se défendant des accusations de formalisme et de tendances méthodologistes qui lui furent adressées à propos de son œuvre strictement mathématique, Grothendieck utilise exactement le même vocabulaire que Gargani et parle de « fiction de la fameuse “*dépendance logique*” » et de « l’imposture de la “*dépendance logique*” de SGA 5 » (*ivi*, p. 854, p. 888)<sup>35</sup>.

Cette déclaration et cette défense ne représentent aucunement un détail, car une telle “dépendance logique” renvoie à un élément d’amputation et de censure de sa créativité mathématique : « Je reviens sur ce “champ illimité du possible”, dont la structure même de la “pensée logique” (et du langage qui est sien) semblent vouloir nous couper sans retour » (*ivi*, p. 1197).

Sur le plan de la méthodologie telle que définie et critiquée par Gargani dans son article inaugural, voici la vision qu’en donne en partage Alexandre Grothendieck :

Règles et critères sont des ingrédients d’une méthode, laquelle a son utilité et son importance (souvent surestimée d’ailleurs, *au détriment d’autres facteurs et forcé d’une toute autre nature*), comme outil de découverte et de consolidation dans le développement de la connaissance scientifique ou technique, *dans celui aussi d’un savoir-faire quelconque : conduire ou réparer une voiture*, etc. Par contre, au niveau de la connaissance et de la *découverte de soi et d’autrui*, le rôle de la méthode devient entièrement accessoire : c’est “l’intendance” qui suit à coup sûr, quand l’essentiel est là. Et de s’inspirer ou partir d’une méthode, voire même de s’y accrocher mordicus, ne favorise en rien l’apparition de cette chose plus essentielle – bien au contraire ! Pour le dire autrement : *celui qui part pour trouver telle chose décidée d’avance* (qu’il qualifiera de “vraie”, ou de “vérité”) n’aura aucune peine à la trouver, et même à la *prouver* à son entière satisfaction – et sûrement *il trouvera bien en chemin tel ou tel autre, si ce n’est toute une foule, tout content de conclure alliance avec lui et de partager convictions et satisfaction*. Il est comme le chasseur de papillons, qui part avec dans son filet un beau papillon (empaillé si ça se trouve), et qui le sort tout content (et à son entière satisfaction) en revenant de sa “chasse”. (*Ivi*, p. 523)<sup>36</sup>

<sup>35</sup> SGA pour *Séminaire de géométrie algébrique du Bois Marie*.

<sup>36</sup> Une part très importante de l’œuvre mathématique de Grothendieck (qui comporte des dizaines de milliers de pages), est publiée dans les monumentaux, quoique inachevés, *Éléments de géométrie algébrique* (EGA) et dans le *Séminaire de géométrie algébrique du Bois Marie* (SGA) en 7 volumes.

Plus loin, Grothendieck poursuit :

A l'opposé des sciences expérimentales et des sciences d'observation, c'est aussi [la mathématique] la seule science dont les résultats s'établissent par des démonstrations au sens le plus rigoureux du terme, *procédant suivant une méthode rigoureusement codifiée et en principe infaillible*, la méthode dite "logique", pour aboutir à *des certitudes qui ne laissent place à aucun doute ou réserve, ou à la possibilité d'exceptions* qui auraient échappé aux cas observés jusqu'à présent. Ce sont là autant de *traits extrêmes-yang* réunis dans le travail mathématique, et dans ce travail seulement.

Ce désir de comprendre pré-existe à toute "méthode", scientifique ou autre. *Celle-ci est un outil, façonné par le désir pour servir à ses fins* : pénétrer l'inconnu accessible à la raison, aux fins de comprendre. La connaissance naît du désir de connaître, donc du désir de comprendre lorsque c'est la raison qui veut connaître. *La méthode, instrument du désir, est par elle-même impuissante à enfanter une connaissance* – pas plus que les forceps du médecin, ni même les mains expertes d'une sage-femme, n'enfantent. Mais *parfois ils assistent utilement la naissance du nouveau-né, quand le temps est mûr et qu'ils savent venir à point* [...].

En tous cas, toute ma vie j'ai été incapable de lire un texte mathématique, si anodin ou simpliste soit-il, lorsque je n'arrive pas à donner à ce texte un "sens" *en termes de mon expérience des choses mathématiques*, c'est-à-dire lorsque ce texte ne suscite pas en moi *des images mentales, des intuitions qui lui donneraient la vie, comme une chair vivante de muscles et d'organes donne vie à un corps, qui sans elle se réduirait à un squelette*. Cette incapacité me distingue d'ailleurs de la plupart de mes collègues mathématiciens. (*Ivi*, p. 608, p. 611, p. 615)

Le méthodologisme, comme forme stratifiée d'une manière rigide et unilatérale, est simplement *un obstacle à l'accueil du "nouveau"*. L'expérience qu'en a faite le mathématicien reste des plus éclairantes et des plus fidèles au texte de Gargani tel que nous l'avons exposé :

Au temps où je faisais encore de l'Analyse Fonctionnelle, donc jusqu'en 1954, il m'arrivait de m'obstiner sans fin sur une question que je n'arrivais pas à résoudre, alors même que je n'avais plus d'idées et *me contentais de tourner en rond dans le cercle des idées anciennes* qui, visiblement, ne "mordaient" plus. Il en a été ainsi en tous cas pendant toute une année, pour le "problème d'approximation" dans les espaces vectoriels topologiques notamment, qui allait être résolu une vingtaine d'années plus tard *seulement par des méthodes d'un ordre totalement différent*, qui ne pouvaient que m'échapper au point où j'en étais. *J'étais mû alors, non par le désir, mais par un entêtement, et par une ignorance de ce qui se passait en moi*. Ça a été une année pénible – le seul moment dans ma vie où faire des maths était devenu pénible pour moi ! [...]

C'est dans cette même nuit, je crois, que j'ai compris que *désir de connaître et puissance de connaître et de découvrir sont une seule et même chose*. Pour peu que nous lui fassions confiance et le suivions, c'est le désir qui nous mène jusqu'au cœur des choses que nous désirons connaître. *Et c'est lui aussi qui nous fait trouver, sans même avoir à la chercher*, la méthode la plus efficace pour connaître ces choses, et qui convient le mieux à notre personne. (*Ivi*, p. 240, p. 241)

Comme chez Gargani, la "Pensée" non-méthodologiste, en osant affronter ses contradictions et leur dialectique, récupère son rapport à la « vie » que la méthode rendait exangue :

La pensée, et sa formulation méticuleuse, jouent donc un rôle important dans la méditation telle que je l'ai pratiquée jusqu'à présent. Elle ne se limite pas pour autant à *un travail de la seule pensée. Celle-ci à elle seule est impuissante à appréhender la vie.* Elle est efficace surtout *pour détecter les contradictions*, souvent énormes jusqu'au grotesque, dans notre vision de nous-mêmes et de nos relations à autrui ; mais souvent, *elle ne suffit pas pour appréhender le sens de ces contradictions.* Pour celui qui est animé du désir de connaître, la pensée est un instrument souvent utile et efficace, voire indispensable, aussi longtemps qu'on reste conscient de ses limites, bien évidentes dans la méditation (et plus cachées dans le travail mathématique). *Il est important que la pensée sache s'effacer et disparaître sur la pointe des pieds aux moments sensibles où autre chose apparaît* – sous la forme peut-être d'une émotion subite et profonde, alors que la main peut-être continue à courir sur le papier pour lui donner au même moment une expression maladroite et balbutiante [...]. (Ivi, p. 241)

*Méthodologie et Philosophie* se terminait par une déclaration concernant *la notion de créativité* :

La réalité et ses retrouvailles sont documentées par la présence d'une négativité, d'un non su, d'un élément différent de la conscience de celui qui cherche et interprète ; dans ce négatif, dans cette espèce de nostalgie de l'existence qui se manifeste dans l'enquête portant sur l'expérience, s'est établi le meilleur contact avec la réalité ; avec elle s'organise la première rencontre à partir du désir de faire des simples occasions de l'expérience quelque chose à la fois de durable et de renouvelable, *ce qui exige un côté créatif* de la connaissance à partir duquel le besoin lui-même est extirpé de son immédiateté et de la ponctualité de l'instant pour se faire désir d'existence et par conséquent désir de la chose. Ce côté créatif doit être mis en relation avec la chose comme désir d'existence et de réalité ; par la négativité qui est au sein même des figures de l'expérience. (Gargani 1964, p. 38)

À quoi répond en écho Alexandre Grothendieck :

Et je vois aussi, maintenant, que l'aspect doux, recueilli, silencieux de *cette chose multiple qu'est la créativité en nous*, s'exprime spontanément par l'émerveillement. Et c'est dans l'émerveillement aussi d'une indicible beauté en soi révélée par l'être aimé, que l'homme connaît la femme aimée et qu'elle le connaît. Quand l'émerveillement en la chose explorée ou en l'être aimé est absent, notre étreinte avec le monde est mutilée du meilleur qui est en elle – *elle est mutilée de ce qui en fait une bénédiction pour soi et pour le monde.* L'étreinte qui n'est un émerveillement est *une étreinte sans force, simple reproduction d'un geste de possession.* Elle est impuissante à engendrer autre chose que des reproductions encore, en plus grand ou plus gros ou plus épais peut-être, qu'importe, *jamais un renouvellement.* (Grothendieck 2022, p. 242)

Pour lui comme pour Gargani, la vertu créatrice est bien vertu de renouvellement ! Mais cela ne peut advenir tant que dure le déni d'un conflit :

Je doute qu'une telle relation de conflit puisse *se résoudre, sans avoir d'abord été assumée* [c'est là le rôle de l'*Aufhebung* chez Hegel] – c'est-à-dire, avant toute chose : *reconnue.* Du moins, pas une seule fois dans ma vie ai-je vu une telle chose se faire, *sans l'autre.* C'est ce qui m'a fait écrire que la connaissance de notre impuissance était "la clef" pour retrouver la pleine connaissance de notre pouvoir créateur, et par là aussi, pleinement, *le pouvoir créateur lui-même.* (Ivi, p. 704)

Et ce pouvoir créateur ne saurait donc réapparaître qu'à travers une dialectique, celle que Grothendieck qualifie plus précisément comme *dialectique du Yin et du Yang*, ou dialectique *Féminin / Masculin* :

Je n'entends nullement suggérer par là que l'effort qu'on fait (et que je fais moi-même constamment) de se faire une image de la réalité, aussi "fidèle" que possible, et d'ajuster cette image au fil des "informations" de toutes sortes qui nous proviennent – que cet effort soit vain ou stérile. Au contraire, *il y a là une dialectique d'une grande efficacité* pour nous mettre en contact avec la réalité et pour la "connaître". Dans la mesure seulement où *l'image* (lestée, par la nature des choses, d'une inertie propre) reste entièrement inerte, figée, devient-elle aussi un obstacle à l'appréhension de la réalité, ou pour mieux dire : un moyen efficace pour faire échec à nos facultés d'appréhension, et pour "évacuer" la connaissance que nous avons bel et bien de la réalité. (*Ivi*, p. 1128)

Grothendieck parle de notre "aliénation par la méfiance" des sources mêmes de la *créativité* et de la *création* en nous. Il précise que « ces sources sont profondément enfouies dans l'inconscient, et (je crois) à jamais dérobées au regard conscient » (*ivi*, p. 1197).

Dans *Regard et destin*, Aldo Gargani a parlé du « *regard non-intentionné de l'enfance* », comme une sorte de retour nostalgique au regard pur, curieux, obstiné, créatif de l'enfant, car habité par les choses, et encore privé de tous les codes et les filtres méthodiques imaginables (Gargani 1990b, pp. 73-93)<sup>37</sup>. Dans *Récoltes et semailles* Grothendieck précise ainsi : « Des années d'*ouverture* et de *créativité intense*, avant que ne se mette en place un *processus de répression* de ces aspects-là de sa personnalité créatrice, de "*l'enfant*" en lui. Ce sont les traits "yin", ou "féminins", de la créativité » (Grothendieck 2022, p. 1050)<sup>38</sup>. Comme pour Gargani, c'est « l'innocence », source de créativité, qui est tout simplement réprimée :

Ce ne sont pas ces dons-là, pourtant, ni l'ambition même la plus ardente, servie par une volonté sans failles, qui font franchir ces "cercles invisibles et impérieux" qui enferment notre Univers. *Seule l'innocence les franchit*, sans le savoir ni s'en soucier, en les instants où nous nous retrouvons *seul à l'écoute des choses*, intensément absorbé *dans un jeu d'enfant* [...]. (*Ivi*, p. 61)

Le petit enfant découvre le monde comme il respire – le flux et le reflux de sa respiration lui font accueillir le monde en son être délicat, et le font se projeter dans le monde qui l'accueille. L'adulte aussi découvre, *en ces rares instants où il a oublié ses peurs et son savoir*, quand il regarde les choses ou lui-même avec des yeux grands ouverts, avides de connaître, *des yeux neufs – des yeux d'enfant*. (*Ivi*, p. 154).

<sup>37</sup> À ce retour et à cette nostalgie Grothendieck répond en parfaite syntonie : « Cette force d'innocence en moi exerçait un rayonnement, une sorte de fascination je dirais ; *comme celle d'un paradis perdu*, infiniment lointain, dont on aurait la nostalgie une vie durant et qui, soudain, nous interpelle *par la voix et le regard d'un enfant* » (Grothendieck 2022, p. 596).

<sup>38</sup> À propos du mathématicien Jean-Pierre Serre, médaille Fields 1954, ancien compagnon de route de Grothendieck.

Cette innocence est source de renouvellement :

C'est quand nous sommes enfants et prêts à nous émerveiller en la beauté des choses du monde et en nous-mêmes, que nous sommes prêts aussi à nous renouveler [...]. *Le renouvellement* n'est pas chose quantitative, elle est étrangère à une quantité d'investissement, mesurable en un nombre de jours-mathématiciens consacré à tel sujet par tels mathématiciens de tel "niveau". Un million de jours-mathématiciens est impuissant à donner naissance à *une chose aussi enfantine que le zéro*, qui a renouvelé notre perception du nombre. *Seule l'innocence* a cette puissance, dont un signe visible est l'émerveillement [...]. (*Ivi*, pp. 242-243, p. 304)

C'est comme *working mathematician*, à l'épreuve des mathématiques profondes, que Grothendieck se retrouve confronté à la topique enfantine :

À partir d'un certain moment dans ma vie de mathématicien, il y a eu cette ambiguïté constante d'une cohabitation, d'une interpénétration étroite entre "l'enfant" et sa soif de connaître et de découvrir, son émerveillement en les choses entrevues et en celles examinées de près, et d'autre part le moi, le "patron", se réjouissant de ses œuvres, avide de s'agrandir et d'augmenter sa gloire par la multiplication des œuvres, ou par la poursuite opiniâtre et incessante d'une construction d'ensemble aux grandioses dimensions ! (*Ivi*, p. 395)

C'est *la dimension d'autocritique radicale* qu'il porte ici sur lui-même qui va marquer la seconde phase (méditative et mystique) de sa vie, et qui le conduira à l'abandon officiel de son métier de mathématicien parvenu aux sommets de la gloire et au rejet de la recherche scientifique<sup>39</sup> :

Pourtant, aujourd'hui je sais bien que j'étais autre chose aussi que cette carapace et ce dédain, autre chose qu'un muscle cérébral et une fatuité qui en tirait vanité. Comme en eux [ses collègues], il y avait *l'enfant en moi – l'enfant que j'affectais d'ignorer, objet de dédain*. Je m'étais coupé de lui, et pourtant il vivait quelque part en moi, sain et vigoureux comme en le jour de ma naissance [...] Le feu a brûlé à satiété. Une faim qui semblait inextinguible s'est trouvée rassasiée. Depuis deux ans ou trois ; il semble bien que cette quête-là est consumée sans résidu de cendres, laissant champ libre au chant et contre-chant de *deux passions*. L'une, la passion de mes jeunes années, m'avait pendant trente ans *servi à me séparer d'une enfance reniée*. L'autre est la passion de mon âge mûr, *qui m'a fait retrouver et l'enfant, et mon enfance*. (*Ivi*, p. 191, p. 237)

<sup>39</sup> En 1970, Grothendieck démissionne de l'*Institut des Hautes Études Scientifiques* de Bures-sur-Yvette, un institut qui avait été créé tout spécialement pour lui, et ce en signe de protestation contre le financement partiel de l'institut par le Ministère de la Défense. À la suite de sa démission, il fonde avec Pierre Samuel et Claude Chevalley le groupe écologiste et politique *Survivre et vivre* dans le but de propager ses idées antimilitaristes et écologistes. Voir sa conférence de 1972, *Allons-nous continuer la recherche scientifique ?* tenue au CERN de Genève. <http://cm2vivi2002.free.fr/AG-biblio/AG-cern.pdf> (enregistrement sonore <https://www.youtube.com/watch?v=ZW9JpZXwGXc>).

Cette passion de “l’âge mûr” ne pourra apparaître et se révéler que grâce à un travail méditatif non-méthodologique, pour ne pas dire anti-méthodologiste : « À défaut de *l’innocence* et de la *mobilité de l’enfant*, qui voit comme il respire, souvent pour voir l’évidence *il faut un travail*» (ivi, p. 253)<sup>40</sup>.

C’est ce que Grothendieck qualifie de *travail intérieur* :

C’est par le mûrissement seulement, *fruit d’un travail intérieur*, que nous pouvons retrouver le contact avec une innocence qui semblait disparue, avec un enfant en nous qui semblait depuis longtemps mort et enterré. Et il n’y a mûrissement qui ne soit aussi retour tant soit peu – *retour à l’enfant, et à la simplicité, à l’innocence de l’enfant*. C’est ainsi qu’une vie pleinement vécue est *comme un cercle encore qui se “parfait”* ; c’est vieillesse retrouvant enfance, c’est *une maturité retrouvant l’innocence* – et s’achevant en *une mort, peut-être, qui prépare une nouvelle naissance*, comme un hiver prépare un nouveau printemps [...]. (Ivi, p. 598)

Cette “ambiguïté” et cette tension entre les deux pôles est formalisée par Grothendieck par recours à une métaphorisation qui eût certes beaucoup plu à Gargani : l’idée d’une *dialectique enfant-patron*, à l’image de la *dialectique ouvrier-patron* :

Il n’y a pas que l’enfant, c’est sûr. Il y a le “moi”, le “patron” ou le “grand chef”, qu’on l’appelle comme on voudra. Sûrement qu’il est indispensable, le patron, à la marche de l’entreprise. S’il y a un patron ça doit bien être pour quelque chose. Il veille à l’intendance, et comme tous les patrons, il a une fâcheuse tendance à devenir envahissant. Il se prend terriblement au sérieux et veut à toute fin être meilleur que le patron d’en face. *Envahissant ou pas, il n’est que le patron, c’est pas lui l’ouvrier*. Il organise, il commande, et il encaisse c’est sûr ! – il encaisse les bénéfices comme son dû, et subit les pertes comme un outrage. *Mais il ne crée rien. Seul l’ouvrier a puissance de créer, et l’ouvrier n’est autre que l’enfant*. (Ivi, p. 256)<sup>41</sup>

Cette nouvelle dialectique entre dans le cadre grothendickien de la *dialectique entre le Yin et le Yang* :

Le mot même “enfant” ou “enfance” pour désigner la chose, cette unité de l’être, n’est d’ailleurs apparu que des années plus tard, vers le moment où j’ai commencé à faire connaissance, au niveau de la pensée consciente, avec *le double aspect yin-yang de toutes choses*. C’était le moment aussi où apparaissait cette connaissance (ou du moins, *ce pressentiment*) que *l’état d’enfance, l’état créateur*, est celui de l’équilibre parfait *des forces et énergies yin et yang*, celui des “épousailles” du yin et du yang, se manifestant par un *état d’harmonie créatrice*. (Ivi, p. 562)

Mais finalement, elle pourrait montrer quelques affinités avec la *dialectique hégélienne du Maître et de l’Esclave* :

<sup>40</sup> Ce travail est inauguré par les confessions de *Récoltes et semailles*.

<sup>41</sup> Grothendieck parle de « l’ouvrier-enfant » et de « dialectique ouvrier-enfant / patron » (ivi, p. 260).

Toutes ces choses là, l'enfant un jour les a sues, et même connues, pour les avoir intensément vécues. Mais le Maître les a oubliées, et n'a garde de s'en souvenir. Plutôt que d'être enfant, qui passionnément découvre et apprend *et en découvrant se transforme*, il a voulu être *le Maître immuable* qui sait, *de science infuse immuable*, et qui consacre sa vie à répandre ses Enseignements, pour le bénéfice du commun des mortels. Il s'est fait celui que ses adeptes et disciples, ceux qui croient en lui, voulaient qu'il soit : *l'incarnation d'un message statique, répétitif et par là, rassurant*, l'apôtre d'une nouvelle idéologie. Un Guru-pas-Guru en somme. (*Ivi*, p. 605)

Enfin, pour finir, Grothendieck relie tout ce dispositif à la pulsion<sup>42</sup> amoureuse, celle initiale et initiatique de la relation Mère-Enfant, puis celle de l'attachement à la Femme et à l'Amante :

Au niveau de nos facultés intellectuelles, de la raison, "connaître" une chose, c'est avant toute autre chose, la "comprendre". Et dans un travail de découverte qui se place dans ce registre-là de nos facultés, l'élan de connaissance qui anime l'enfant en nous (indépendamment des motivations propres au "moi", au "Patron") est *le désir de comprendre*. C'est peut-être là la principale différence qui distingue *la pulsion de connaissance intellectuelle* de sa soeur aînée, *la pulsion amoureuse*. Ce désir de comprendre *pré-existe à toute "méthode", scientifique ou autre*. Celle-ci est un outil, façonné par le désir pour servir à ses fins : *pénétrer l'inconnu accessible à la raison*, aux fins de comprendre. La connaissance naît *du désir de connaître, donc du désir de comprendre* lorsque c'est la raison qui veut connaître. *La méthode, instrument du désir, est par elle-même impuissante à enfanter une connaissance* – pas plus que les forceps du médecin, ni même les mains expertes d'une sage-femme, n'enfantent. Mais parfois ils assistent utilement la naissance du nouveau-né, quand le temps est mûr et qu'ils savent venir à point [...] Quand je parle de "la force" enfouie en chacun de nous, il ne s'agit nullement là d'une chose abstraite et vague, d'une subtilité toute verbale de "philosophe", ou de psychologue un peu philosophe sur les bords. C'est cette force qui te permet de "faire des maths" (ou de "faire l'amour"...) comme un enfant respire – c'est-à-dire, sans t'astreindre prudemment à ne pas quitter le sillage laissé par tes devanciers, et à répéter avec application les gestes et recettes (ou les poncifs...) qui étaient les leurs ; et c'est celle aussi qui te donne *courage et humilité*, dans ta propre maison comme dans celle d'autrui, d'appeler un chat un chat et de ne pas prendre des vessies pour des lanternes, *même si ce faisant tu vas à l'encontre des consensus les mieux établis, ou des mécanismes les plus invétérés et les mieux rodés en toi-même*. (*Ivi*, p. 611, p. 703)

Comme pour Aldo Gargani, toute cette recherche devra déboucher sur *du vrai* comme résultat d'une forme de *dénuement* (celui de la méthode) :

Et il y a celui aussi qui se trouve placé devant un inconnu, *comme un enfant nu devant la mer*. Quand l'enfant désire la connaître, il entre et la connaît – qu'elle soit tiède ou fraîche, calme ou agitée. *Celui qu'attire telle chose inconnue*, et qui part pour la connaître, sûrement la connaîtra peu ou prou. Avec ou sans filet, *il trouvera*

<sup>42</sup> « Que la passion mathématique soit "de nature pulsionnelle", qu'elle soit expression de "l'enfant" (alias "l'ouvrier"), n'empêche pas [...] qu'elle ne soit également investie plus ou moins fortement par les "fringales" du "patron" – et cela fait partie du lot commun (dont je n'ai pas plus été exempt que quiconque) dans la relation entre "l'ouvrier" et "le patron" » (*ivi*, p. 708).

*le vrai, ou en tous cas du vrai. Ses erreurs comme ses trouvailles sont autant d'étapes dans son cheminement, ou pour mieux dire, dans ses amours avec ce qu'il désire connaître. (Ivi, p. 523)*

Cette proximité impressionnante du premier Gargani avec la pensée d'un Alexandre Grothendieck mature nous dit une seule chose, martelée comme un impératif : *lire, lire et relire encore* le travail magistral d'Aldo Giorgio Gargani.

*Charles Alunni*



19 Mai 2006 : Charles Alunni, Aldo G. Gargani & Laurent Nottale  
© Catherine Paoletti



19 Mai 2006 : Charles Alunni & Aldo G. Gargani  
© Catherine Paoletti



21 Mai 2006 : Laurent Nottale & Aldo G. Gargani  
© Catherine Paoletti

### *Bibliographie*

- Alunni, C., *Spectres de Bachelard. Gaston Bachelard et l'école surrationaliste*, Hermann, Paris, 2018.
- Alunni, C., 'Préface', in F. Chiereghin, *Relire la Science de la logique de Hegel. Récursivité, rétroactions, hologrammes*, Hermann, Paris, 2020, pp. 5-13.
- Bachelard, G., *La valeur inductive de la relativité*, Vrin, Paris, 1929.
- Bachelard, G., *Métaphysique des mathématiques*, edited by C. Alunni, G. Ienna, Hermann, Paris, 2021.
- Badiou, A., *L'être et l'événement*, Editions du Seuil, Paris, 1988.
- Badiou, A., *Logique des mondes*, Editions du Seuil, Paris, 2006.
- Badiou, A., *L'Antiphilosophie de Wittgenstein*, Nous, Paris, 2017.
- Badiou, A., *L'immanence des vérités*, Fayard, Paris, 2018.
- Badiou, A., *Sometimes, We Are Eternal*, Suture Press, Prague, 2019.
- Barié, G.E., *La dottrina matematica di Kant nell'interpretazione dei matematici moderni*, "Atti del V Congresso Internazionale di Filosofia", Napoli, 1924.
- Barié, G.E., *La posizione gnoseologica della matematica*, Bocca, Torino, 1925.
- Barié, G.E., *Oltre la Critica*, Libreria editrice lombarda, Milano, 1929.
- Barié, G.E., *La spiritualità dell'essere e Leibniz*, CEDAM, Padova, 1933.
- Bergson, H., 'L'intuition philosophique', Conférence au congrès de philosophie de Bologne (1911), in *La Pensée et le mouvant*, PUF, Paris, 1934.

- Carnap, R., *Psychologie in physikalischer Sprache*, “Erkenntnis”, III (1932), pp. 107-142.
- Cerrato, F., *Liberare la modernità. Spinoza in Italia tra Risorgimento e Unità*, Rubbettino, Soveria Mannelli, 2016.
- Chiereghin, F., *Relire la Science de la logique de Hegel. Récursivité, rétroactions, hologrammes*, Hermann, Paris, 2020.
- Dumoncel, J.-C., *La Mathesis de Marcel Proust*, Classiques Garnier, Paris, 2016.
- Gargani, A.G., *Metodologismo e Filosofia*, “Il Pensiero”, IX/1-3 (1964), pp. 21-38.
- Gargani, A.G., *Linguaggio e società in G.E. Moore e nell'ultimo Wittgenstein*, “Giornale critico della filosofia italiana”, 1 (1965), pp. 98-118.
- Gargani, A.G., *Idea, mondo e linguaggio in T. Hobbes e J. Locke*, “Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa”, 3/4 (1966a), pp. 251-292.
- Gargani, A.G., *Linguaggio ed esperienza in Ludwig Wittgenstein*, Le Monnier, Firenze, 1966b.
- Gargani, A.G., *Hobbes e la scienza*, Einaudi, Torino, 1971.
- Gargani A.G., *Un percorso di ricerca nella scrittura. Dai concetti alle immagini*, “Rivista di estetica”, 22 (1986), pp. 13-19.
- Gargani, A.G., *Le procedure costruttive del sapere*, “Alfabeta”, 92 (1987), pp. XIV-XV.
- Gargani, A.G., *Lo stupore e il caso* (1985); transl. *L'Étonnement et le hasard*, Chemin de Ronde/Éditions de l'éclat, Combas, 1988.
- Gargani, A.G., *L'altra storia*, Mondadori, Milano, 1990a.
- Gargani, A.G., *Sguardo e destino* (1988); transl. *Regard et destin*, Seuil, Paris, 1990b.
- Gargani, A.G., *Una donna a Milano (Romanzi e racconti)*, Marsilio, Milano, 2001.
- Gargani, A.G., *Fondazionalismo e antifondazionalismo*, in *Enciclopedia Treccani*, 2007.
- Gargani, A.G., *Il sapere senza fondamenti. La condotta intellettuale come strutturazione dell'esperienza comune* (1975), Mimesis, Milano, 2009a.
- Gargani, A.G., *Crisi della ragione*, in *Enciclopedia Treccani*, 2009b.
- Gargani, A.G., *Relativismo e nuovi paradigmi filosofici*, in *Enciclopedia Treccani*, 2009c.
- Gentile, G., *Spinoza e la filosofia italiana*, “Chronicon Spinozanum”, V (1927), pp. 104-110.
- Grothendieck, A., *Récoltes et semailles, I, II. Réflexions et témoignage sur un passé de mathématicien*, Gallimard, Paris, 2022.

- Iofrida, M., *I vari volti della verità, Intervista biografico-teorica ad Aldo Giorgio Gargani a cura di Manlio Iofrida*, "Iride", XV, 35, (2002), pp. 21-74.
- Iofrida, M., *Una critica antinichilistica della modernità*, "Aut Aut", 393 (2022), pp. 82- 97.
- La Mantia, M., Alunni, C., Zalamea, F. (eds.), *Diagrams and Gestures: Mathematics, Philosophy, and Linguistics*, Springer, Berlin, 2023.
- Landucci, S., *Arturo Massolo*, "Belfagor", 21, 5 (1966), pp. 545-562.
- Lautman, A., *Les mathématiques les idées et le réel physique*, Vrin, Paris, 2006.
- Lugarini, L., *La logica trascendentale kantiana*, "Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano" 20, Milano, Messina, Principato, 1950.
- Lugarini, L., *Aristotele e l'idea della filosofia*, Nuova Italia Editrice, Firenze, 1961.
- Lugarini, L., *Esperienza e verità*, Argalia, Urbino, 1964a.
- Lugarini, L., *Filosofia e metafisica*, Argalia, Urbino, 1964b.
- Lugarini, L., *L'esperienza di sé*, Argalia, Urbino, 1965.
- Lugarini, L., *Fonti spinoziane della dialettica di Hegel*, "Revue Internationale de Philosophie", 36, 139/140 (1/2) (1982), pp. 21-36.
- Lugarini, L., *Prospettive hegeliane*, IANUA, Genova, 1986.
- Lugarini, L., *Orizzonti hegeliani di comprensione dell'essere. Rileggendo la "Scienza della logica"*, Guerini e associati, Milano, 1998.
- Lugarini, L., *Hegel dal mondo storico alla filosofia*, Guerini e associati, Milano, 2000.
- Lugarini, L., *Hegel e Heidegger. Divergenze e consonanze*, Guerini e associati, Milano, 2004a.
- Lugarini, L., *Tempo e concetto. La comprensione hegeliana della storia*, Edizioni Scientifiche Italiane, Napoli, 2004b.
- Lugarini, L., Riedel, M., Bodei, R., *Filosofia e società in Hegel*, Verifiche, Padova, 1977.
- Massolo, A., *L'essere e la qualità in Hegel*, "Società", 1-2 (1945a), pp. 100-128.
- Massolo, A., *La hegeliana dialettica della quantità*, "Società", 4 (1945b), pp. 148-170.
- Massolo, A., *La storia della filosofia e il suo significato*, "Belfagor", 16, 2 (1961), pp. 154-162.
- Paoletti C., *Aldo Gargani ou du (dé)constructivisme en philosophie*, "Archives de philosophie", 57, 1, (1994), pp. 73-81.
- Paoletti, C., *Aldo Giorgio Gargani (1933-2009) ou "L'autre histoire"*, "Revue de synthèse", 2 (2011), pp. 160-163.
- Proust, M., *À la recherche du temps perdu*, III (*Le temps retrouvé*), Gallimard, Paris, 1961.

- Putnam, H., *The many faces of realism* (1987); transl. *Le sfide del realismo*, Garzanti, Milano, 1991.
- Spaventa, B., 'Il concetto dell'opposizione e lo spinozismo' (1867), in Id., *Opere*, edited by F. Valagussa, Bompiani, Milano, 2008, pp. 409-419.
- Vagelli, M., *Pensare Wittgenstein. Una lettura de Il sapere senza fondamenti di A.G. Gargani*, Edizioni Ca' Foscari, Venezia, 2024.
- Villani, A., *Aldo Gargani*, Regard et destin, "Les Études philosophiques", 4, (1992), pp. 570-571.
- Zalamea, F., *Synthetic Philosophy of Contemporary Mathematics*, Urbanomic/Sequense Press, Falmouth and New York, 2012.
- Zalamea, F., *Grothendieck. Una guía a la obra matemática y filosófica*, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, 2019.
- Zalamea, F., *Modelos en haces para el pensamiento matemático*, Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, 2021.